Demetra TZANAKI, *Women and Nationalism in the Making of Modern Greece: the founding of the Kingdom to the Greco-Turkish War*

Basingstoke Palgrave Macmillan, in association with St Antony's College, Oxford, 2009, 234 p.

Eleni Fournaraki

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/15257>

DOI : 10.4000/clio.15257

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 269-272

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Eleni Fournaraki, « Demetra TZANAKI, *Women and Nationalism in the Making of Modern Greece: the founding of the Kingdom to the Greco-Turkish War* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 28 décembre 2018, consulté le 01 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15257> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.15257>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2022.

Tous droits réservés

Demetra TZANAKI, *Women and Nationalism in the Making of Modern Greece: the founding of the Kingdom to the Greco-Turkish War*

Basingstoke Palgrave Macmillan, in association with St Antony's College, Oxford, 2009, 234 p.

Eleni Fournaraki

RÉFÉRENCE

Demetra TZANAKI, *Women and Nationalism in the Making of Modern Greece: the founding of the Kingdom to the Greco-Turkish War*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, in association with St Antony's College, Oxford, 2009, 234 p.

- 1 Depuis les années 1980, une production historiographique croissante examine les rapports de genre comme une composante essentielle de la formation de la Grèce moderne et contemporaine en utilisant le genre comme catégorie analytique de base, avec la classe et la nation ; elle a mis en évidence, entre autres, le contenu genré du nationalisme, sous différents aspects. Or, l'historiographie du nationalisme grec tend encore aujourd'hui à ignorer les questions du genre et les connaissances accumulées dans ce domaine. Le manque de synthèses historiques du nationalisme grec qui se mesurent avec ces connaissances et les mènent plus loin en apportant un regard frais et de nouvelles interrogations, en est d'autant plus sensible. Le livre de Demetra Tzanaki sur le nationalisme et les femmes au XIX^e siècle répond-il à ce défi ?
- 2 L'ouvrage étudie les conceptions de la « question nationale » grecque pendant le XIX^e siècle en relation avec – pourrait-on dire sommairement – « la question des femmes », telle qu'elle a émergé dans la sphère publique et s'est développée dans la capitale de l'État grec et dans les deux communautés urbaines les plus importantes des *Romioi* de

l'Empire ottoman, celles d'Istanbul et d'Izmir. La recherche s'appuie sur des sources imprimées de discours normatifs et ses résultats se développent en trois parties (et en neuf chapitres), suivant un ordre chronologique.

- 3 D. Tzanaki adopte une approche du nationalisme en tant que phénomène culturel, ce qui doit lui permettre d'intégrer effectivement les femmes et le genre dans l'analyse historique. Pour résumer : le nationalisme construit et diffuse un univers de savoirs et de valeurs morales convenant à l'identité nationale, et dans le cas grec, dignes du caractère des Hellènes-*hellénoprépès*, pour reprendre l'expression de l'époque. Dans ce cadre, des modèles de comportement genrés sont reproduits au sein de la famille et de la sphère sociale : ils constituent, selon l'auteure, des « stéréotypes de rôles sexuels » fondés sur une distinction rigoureuse entre le public et le privé. Le nationalisme permettrait ainsi aux femmes instruites d'intervenir dans la production et la diffusion de modèles nationaux d'éducation et de moralité destinés à leur sexe, inscrits dans le cadre de leur propre « mission » nationale et contrastant, parfois, avec des conceptions masculines dominantes.
- 4 En fouillant des sources qui témoignent de la présence active des femmes des couches moyennes et supérieures dans le terrain social de l'espace public, l'auteure explore historiquement cette dynamique prédominante du nationalisme. Son argument principal est formulé dès la partie I du livre et peut être résumé comme suit : quand, après la crise de la guerre de Crimée (1853-1856), l'idée de la nation comme une vaste communauté de culture et d'histoire commence à se cristalliser, la « mission » nationale et par conséquent l'éducation « *hellénoprépès* » du sexe féminin deviennent un enjeu, mettant en valeur l'importance publique de la « sphère » familiale et des devoirs féminins en son sein ; malgré les délimitations genrées strictes qu'il implique, ce processus permet à une première génération de femmes instruites de développer des sentiments nouveaux, d'auto-affirmation et de solidarité féminine, qui trouvent essentiellement leur expression dans un savoir féminin spécifique mais « sérieux » et formel. La partie II est consacrée aux évolutions équivalentes chez les « Grecs » de l'Empire ottoman, notamment à la tentative d'un petit groupe de femmes pédagogues et écrivains de formuler publiquement un discours autonome sur la mission et l'instruction nationale de leur sexe, en particulier à travers la revue féminine *Eurydice* (Constantinople, 1870-1873).
- 5 Les parties II et III examinent ainsi comment, après les années 1870, les femmes des couches moyennes, s'appuyant sur le nationalisme, ont progressivement construit « des espaces libres » où elles pouvaient « légitimement » formuler des demandes et agir, dans les domaines de l'éducation et de la philanthropie, afin d'améliorer la place sociale de leur sexe ; et où elles pouvaient élaborer des conceptions alternatives de la féminité, voire une version de la « citoyenneté » féminine, fondée sur l'exercice revendiqué de[s] droits égaux dans l'éducation et le travail : travailla dans ce sens *Ephimeris ton Kyrion* (*Le Journal des Dames*), la plus importante revue féminine de la Grèce à la fin du siècle, publiée par Kallirrohe Parren dont l'agenda nationaliste fait l'objet du dernier chapitre du livre.
- 6 Il pourrait échapper au lecteur étranger que l'auteure formule ces arguments en puisant dans des études antérieures sur les femmes issues de ces couches sociales, sur la « question des femmes » et sur la protestation féminine au XIX^e siècle sans reconnaître ses dettes. Or, ces études, qui ont examiné les mêmes sujets et les mêmes sources, ont contribué, beaucoup plus largement que le livre ne le laisse entendre, à

signaler l'importance du nationalisme pour la compréhension des phénomènes évoqués ci-dessus.

- 7 Bien que les analyses de l'auteure contiennent des éléments originaux et intéressants, et contribuent à la mise en valeur du nationalisme en tant que champ qui produit la différence de genre, dans l'ensemble, cette approche et ce récit sur les femmes et le nationalisme grec n'ajoutent pas grand-chose à ce qu'on savait déjà. De plus, D. Tzanaki fut critiquée pour certaines lectures du nationalisme grec qu'elle propose ; par exemple, pour la polarisation supposée entre la perception de la nation comme « État » et celle comme « culture », ou pour son argument d'un nationalisme « religieux » à l'origine, qui se serait « laïcisé » à la fin du siècle (voir surtout ch. 9). Il en va de même de sa tendance à traiter les expériences sociales et culturelles des communautés grecques orthodoxes de l'Empire ottoman et celles de l'État grec comme si elles formaient un ensemble homogène, réduisant ainsi la diversité du contexte ottoman aux caractéristiques du « centre national »¹.
- 8 À mon avis, plus que son originalité limitée, on peut reprocher à ce livre le fait qu'il est présenté au public étranger comme entièrement original. L'auteure ne prend pas position par rapport à l'historiographie grecque et tend à étayer ses constatations en se référant prioritairement à des sources « objectives ». Cet empirisme est peut-être responsable du fait que la bibliographie de l'auteure sur le nationalisme grec n'est pas mise à jour – elle s'arrête en 1996. Mais l'absence presque totale de dialogue avec la production historiographique grecque sur les femmes et le genre est une question plus complexe : alors que cette production historiographique est suffisamment représentée dans la bibliographie de D. Tzanaki, dans son récit, l'auteure renvoie à une infime partie des ouvrages relatifs à son sujet. À titre indicatif : parmi les 45 publications (monographies et articles) les plus pertinentes que j'ai recensées dans la bibliographie, 35, soit 78%, ou ne figurent qu'une seule fois parmi les références de l'auteure (7 titres), ou sont totalement absentes (28 titres). Pourtant, ces études sont des références incontournables en ce qui concerne l'histoire grecque de la « question des femmes », de la protestation féminine et de la revendication pour une citoyenneté féminine, ou à des phénomènes spécifiques qui tiennent une place centrale dans l'approche et l'argumentation de l'auteure : les revues féminines, les femmes écrivains, l'éducation en économie domestique, les associations charitables des femmes, etc. Les rares références à des études antérieures servent généralement à documenter des détails historiques ou bibliographiques ou des données factuelles, sans faire partie de la discussion de fond sur les sujets traités par l'auteure. Pourtant, des éléments de la réflexion offerte par ces études sont présents dans l'argumentation de l'auteure, de façon diffuse ou fragmentaire, mais ces influences ne sont pas reconnues.
- 9 Enfin, je dois signaler un autre problème sérieux du livre : inattentions et erreurs dans les références bibliographiques, fautes sur les noms d'auteur.e.s, références qui ne correspondent pas au texte, ouvrages attribués par erreur à d'autres, etc. Je ne citerai qu'un exemple, qui me concerne : dans la bibliographie (p. 204), on m'attribue deux livres que je n'ai pas écrits (*Greek Women in Resistance. Journals-Oral Histories* et *Feminism Without Illusions: A Critique of Individualism*).
- 10 C'est vraiment dommage, car ce livre offre des points de vue intéressants et se distingue par beaucoup de travail et une vraie passion pour l'histoire des femmes.

NOTES

1. Voir surtout la critique du livre par Haris Exertzoglou dans *Aspasia*, 5, 2011, p. 236-238 ; cf. ma critique sur l'édition grecque du livre dans *Historein, A Review of the Past and Other Stories*, 9, 2009, p. 210-217.

AUTEURS

ELENI FOURNARAKI

Université de Crète